

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

**LE REVEIL****POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS**

VOL VII.

MONTREAL, 17 SEPTEMBRE 1897.

No. 152

**SOMMAIRE**

Un septennat, *Vieux-Rouge*—Un complot,  
*Vindex*—Beau voyage— Deux reve-  
nants, *Jean de Bonnefon*—FEUILLE-  
TON : Rome (SUITE) *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

**NOUVELLE ORIENTATION**

Les progrès qui ont été faits dans le domaine social, politique et éducationnel de la Province depuis quelques années engagent aujourd'hui l'administration du REVEIL à revenir à l'ancienne ligne de conduite du *Canada-Revue* ; c'est-à-dire à l'étude sérieuse des grandes questions sociales, politiques et éducationnelles qui intéressent notre population au plus haut degré.

Voilà pourquoi notre revue de ce jour intitulée : UN SEPTENNAT est absolument dans le ton des articles d'antan, et elle sera lue, croyons-nous, avec beaucoup d'intérêt par tous nos lecteurs.

Nous avons vu avec plaisir qu'un progrès réel a été opéré ces jours derniers par le fait de la nomination d'un inspecteur spécial chargé de faire une enquête sur le fonctionnement de nos écoles. Que ce progrès soit dû au clergé ou à tout autre corps constitué nous importe peu. Nous constatons simplement le fait. Cette nomination a été faite par l'archevêque de Montréal.

Pour résumer notre idée nous disons que : La surveillance la plus active sera exercée sur le choix des reproductions qui constituent toujours un attrait puissant pour le lecteur canadien.

Le beau langage et la courtoisie qui ont caractérisé la rédaction première du *Canada-Revue*, et qui lui ont valu une liste d'abonnés enviable à tous les points de vue, seront l'objectif de la nouvelle publication.

Enfin des arrangements conclus il y a à peine quelques heures nous permettent d'espérer que le RÉVEIL sera acceptable à toute notre population, sans toutefois rien abandonner de son programme, et tout en conservant son frappe-psrler et sa liberté d'alfures.

Nous avons été forcés d'exécuter un personnage politique qui gêne le progrès des idées libérales.

Nous croyons l'avoir fait consciencieusement en regrettant seulement que le sujet en question ne soit pas encore décapité, mais en espérant cependant que sa chute est prochaine.

Pour nous permettre de compléter notre réorganisation le premier numéro de la nouvelle série du RÉVEIL paraîtra le 2 octobre. Ce délai nous facilitera la perception des \$2,000 d'arrérages qui nous sont dûs.

En même temps nous avertissons nos abonnés qu'ils auront droit à un mois de réduction sur leur facture parce que nous voulons donner à tous la pleine valeur de leur abonnement.

A. FILIATRAULT.

M. Laurier disait dans un de ses derniers discours que le Capitole était près de la roche Tarpéenne c'est Tartéenne qu'il aurait fallu dire

#### A PEU DE FRAIS

Après avoir inutilement essayé une quantité de remèdes, dont quelques-uns sont fort dispendieux, pour traiter un rhume opiniâtre, une toux persistante, une bronchite chronique, essayez le BAUME RHUMAL. Il vous guérira à peu de frais et rapidement.

## UN SEPTENNAT

Nous en sommes aujourd'hui à notre huitième année de lutte : depuis huit ans nous présentons donc aux assaillants un front toujours indomptable et aux amis nous tendons une main toujours loyale et généreuse.

C'est un long service, n'est-ce pas, que sept années d'avant-garde, exposés à tous les coups, attentifs à toutes les brèches, balayés par toutes les mousqueteries et tenus encore sous les balles à passer des munitions et des armes aux enfants perdus, aux batteurs d'estrade, aux francs-tireurs du progrès, du libéralisme et de l'affranchissement !

Nous ne nous plaignons pas de notre sort et nous portons dignement notre misère.

Il est vrai que les épaules se courbent, que les cheveux blanchissent à pareil métier tandis que l'aurore de la récompense s'éloigne sans cesse dans un horizon constamment insaisissable et terriblement lointain.

Mais qu'importe.

Notre verre est petit, mais nous buvons dans notre verre ; ce qui vaut beaucoup mieux que de mettre les mains sinon les pieds dans l'assiette au beurre du voisin.

Nous nous consolons en songeant que le royaume des apôtres n'est plus de ce monde et surtout qu'il n'est pas de notre pays.

La réjouissance qui nous est chère, c'est le souvenir *temporis acti*, du passé que nous avons travaillé.

On raconte que Frédéric Lemaître, le grand comédien l'Edmund Kean de l'art tragique français eut en quelques secondes l'intuition de son *Don Cesar de Bazan*, un des rôles qui l'ont immortalisé et qui ont

le plus contribué à faire parvenir son nom aux générations actuelles. Le rôle de Don César avait été écrit comme rôle de tenue, —suivant l'argot du métier—c'était un personnage noble, un type de grand seigneur et la pièce avait été répétée sur cette donné.

Le soir de la première représentation, au moment où Frédéric Lemaître s'habillait pour son entrée en scène, revêtait son pourpoint de soie, aux reflets chatoyants, allait jeter sur ses épaules un manteau de drap le plus fin et camper sur sa perruque aux mille boucles un magnifique chapeau de cour garni de plumes arrogantes, une éclair luit devant ses yeux, une révolution se produit dans son esprit et son rôle tout entier se présente sous une conception toute différente. Il se mît à l'œuvre ; en un instant son visage prend l'aspect fatigué et lâche du débauché insouciant, un énorme accroc perce le manteau pour laisser passer l'épée qui bat maintenant les talons, quelques taloches dans le feutre empanaché, la brisure de quelques plumes achèvent de donner à Don César, ce galbe et cette allure de rétro policé, de grand seigneur déclassé qui est aujourd'hui restée de tradition.

C'est dans cette tenue inattendue que Frédéric Lemaître fit son entrée en scène ; on conçoit le bouleversement et l'angoisse des auteurs en voyant apparaître ce bretteur de haut genre au lieu du gentilhomme dont ils avaient écrit le rôle.

Mais ce fut de la stupeur lorsque l'acteur favori du public absolument maître de son rôle, empoigna la salle avec une sûreté de jeu et un aplomb, une science qui ne se démentirent pas un seul instant. *Don César de Bazan* fut un succès et le personnage est resté à la scène tel que le

grand Frédéric l'avait conçu mais non pas tel que les auteurs l'avaient écrit.

Voilà peut-être une longue digression pour en arriver à une conclusion que vous trouverez sans doute légère et futile, mais elle m'est venue à l'esprit en feuilletant notre publication qui, depuis sa naissance a suivi des voies diverses, et, dont l'état actuel diffère autant de son apparence primitive que le *Don César* de Frédéric Lemaître de celui de Dennery.

Le *RÉVEIL* d'aujourd'hui, celui dont nous rappelons fièrement l'anniversaire est le descendant légitime et ininterrompu d'une série de publications dont la liste comprend trois noms : *Canada-Artistique*, *Canada-Revue*, *Réveil*

Ces trois noms marquent trois étapes dans notre lutte incessante pour le progrès sous toutes ses formes, trois étapes qui, si elles ne sont pas absolument distinctes et brutalement tranches sont cependant assez marquées pour constituer des périodes notables.

Le *Canada-Artistique*, c'est la lutte pour le progrès intellectuel et pour la liberté éducative.

Le *Canada-Revue*, c'est la lutte pour la liberté religieuse.

Le *Réveil*, c'est la lutte pour la liberté sociale pour le progrès politique et pour l'avancement national.

Sous ces trois formes, notre publication a été l'apôtre constant de l'idée libérale elle s'est constamment tenue en avant de son temps et de ses contemporains de façon à préparer les voies à toute les réformes ont suivi dans son sillage, et dont la liste est longue si l'on se donne la peine de remonter de sept ans en arrière.

A ceux qui nous ont reproché dans le temps d'aller trop vite, qui nous accusent, encore aujourd'hui d'être implaca-

bles, d'êtres trop austères, nous ne pouvons répondre qu'une chose dont nous sommes fiers : nous ne demandons rien pour nous. Ce que nous disons, c'est pour le peuple, qui doit être tout, pour nos petit-fils qui seront tout et qui ont droit à tout, comme disait Sièyes.

Ce n'est pas à coups d'épingles qu'on taille une route dans la forêt et dans le roc ; il faut employer la hache et la dynamite pour entailler le chêne et fendre le granit ; une fois l'explosion opérée ou les coups donnés, ceux qui viennent ensuite, peuvent émonder les branchages, arrondir les acuités du rocher, sabler les voies ; c'est leur affaire, cela, mais ce n'était pas et ce n'est pas encore notre rôle.

Dans la haute futaie des abus qui oppriment notre peuple et qui entravent sa liberté, nous recherchons encore les êtres les plus insolentes pour les abattre et faire disparaître avec elles l'ombre qui arrête son progrès.

Nous ne nous reposerons pas tant que nous verrons poindre sur les masses d'ambitieuses frondaisons qui veulent les étouffer et les étioier.

Ceci dit pour l'avenir, voyons donc un peu ce qui s'est fait dans le passé.

Personne ne peut nier la modification profonde qui s'est opérée dans l'état intellectuel, moral, artistique et social de notre population depuis sept ans, et nous prétendons, effrontément, si l'on veut, que voilà notre œuvre, voilà ce que nous avons fait.

A qui doit-on l'apparition d'un sentiment artistique un peu plus sain dans notre population ? A qui doit-on un progrès esthétique notable dans le choix de la musique qui se joue dans les réunions canadiennes, des morceaux qui s'y déclament des livres qui s'y lisent, des peintures ou

gravures qui y figurent, dans la démarche et dans la tenue, sinon à la campagne incessante et implacable que notre journal a faite contre le ridicule sous toutes ses formes, contre les erreurs et les fautes de goût que nous avons relevées sans pitié et auxquelles nous avons indiqué des correctifs et des remèdes. En même temps que nos observations incessantes forçaient, en dépit d'elles-mêmes, nos institutions d'éducation à comprendre qu'il fallait sortir de la routine si l'on voulait que les parents ne s'aperçoivent pas un jour, grâce à nos leçons qu'on élevait leurs enfants en nigauds et en ignorants au point qu'une fois lâchés dans la société ils y tiendraient une place humiliante pour eux et pour leur famille. Nous avons encouragé l'envoi en France, à Paris, au foyer des beaux arts, de tous ces jeunes artistes qui nous font honneur aujourd'hui et qui font partager au peuple le fruit de leurs études et de leurs travaux. Nous avons recommandé aussi l'éducation professionnelle et ce pauvre Dupuy, mort dans nos bras avait le premier attaché dans notre journal le grelot pour l'obtention de cette réforme qui est aujourd'hui un fait acquis dans la plupart des maisons d'éducation.

A côté de la lutte pour la propagation de l'art nous en avons fait une non moins vive pour ce corollaire de la beauté artistique, qui est la santé, qui est la propreté, qui est l'hygiène. Si on se rappelle nos débuts lorsque nous énumérions les preuves incessantes du mépris non seulement des chefs d'institution mais quelquefois même des chefs de famille pour les obligations les plus élémentaires de la propreté physique à côté de la propreté morale. Que de progrès accomplis déjà. Nous voyions l'autre jour des circulaires de collèges ou de couvents annonçant la reprise de leurs cours et se vantant —*mirabile dictu*— du grand nombre de baignoires dont disposait l'établissement. Voilà encore un joli point de gagné n'est-ce pas ?

C'était là une partie de notre programme artistique du début qui s'est élargi par la suite pour embrasser tout le problème éducationnel et cela constitue le second développement de notre campagne progressive

Si nous entamons maintenant le chapitre de notre œuvre éducationnelle, alors cette énumération historique, car c'est de l'histoire pure- prend une toute autre envergure.

Ce que nous avons prêché, ce que nous demandons pour le Canada c'est l'instruction laïque, gratuite et obligatoire, fondement de toute démocratie instruite et utile.

Nous ne prétendons pas avoir réussi à faire triompher ce programme, ce serait trop beau. La France, notre mère-patrie, a mis des siècles à en arriver là ; mais voyez donc ce que nous avons obtenu déjà ?

Pour la laïcisation ne voit-on pas que nous y marchons à grand pas et que tout nous y conduit.

La suppression du Conseil de l'Instruction rompart du cléricisme au sein de l'éducation est aujourd'hui chose admise en principe. Le gouvernement Marchand s'est engagé à cette réforme qui causera une révolution dans le système existant. Peut-on nier que nous ayons les premiers osé lancer le *delenda est* contre cette institution fossile qui fait, de ses membres laïques représentants des père de familles, les valets des évêques ou de leurs remplaçants qui ne représentent rien qu'un droit théorique ?

Et la campagne de cette mesure de suppression, la création d'un ministre de l'instruction publique pour notre province, quels en sont les champions de la veille ? Ah, les apôtres du lendemain on les compte par centaines mais c'est chez nous que l'on trouve ceux qui ont embauché les premiers cette fanfare retentissante.

Ne quittons pas le chapitre de la laïcisation sans signaler tous les projets que nous avons lancés et qui, aujourd'hui, font leur chemin, minant dans ses œuvres vives le désastreux contrôle cléricale de l'éducation.

Nous avons demandé l'égalité devant les examens pour tout le personnel enseignant, laïque et ecclésiastique, et, depuis, à chaque séance du Conseil, la question revient plus âpre, plus incisive.

Nous avons demandé l'inspection de toutes les institutions éducationnelles, laïques et ecclésiastiques par les mêmes inspecteurs laïques et l'idée fait son chemin.

Ne sait-on pas que tout ce qui tend à mettre sur un pied d'égalité les maisons ecclésiastiques et laïques est un pas de fait vers la laïcisation, car le système cléricale ne vit que d'exceptions que de privilèges, que d'immunités ?

Dans le même ordre d'idée, nous avons conseillé la création d'une université laïque, de collèges d'éducation supérieure, et ces projets font leur chemin. Tout le monde sait le grand nombre de professeurs qui ont organisé à Montréal des cours libres où se préparent les candidats aux examens. De là à les réunir en un grand lycée français, il n'y a qu'un pas.

La gratuité de l'éducation est peut-être plus difficile à obtenir à cause de la modicité générale des budgets provinciaux ; cependant, si sur ce point nous n'avons pas avancé autant que nous l'aurions désiré, un grand pas a, sûrement, été fait en créant l'obligation morale, aujourd'hui admise, par le Conseil de l'Instruction Publique, d'adopter une série uniforme de livres d'écoles. Chacun sait que la multiplicité des livres d'école sur lesquels trafique toute la moinerie spéculatrice, a été le plus grand obstacle à l'expansion de l'éducation. Nos plaintes ont porté des fruits puisqu'aujourd'hui, la nécessité de l'uniformité des livres d'écoles n'est plus discutée que par quelques marchands de bouquins aux abois. On peut ajouter que l'institution des écoles du soir, dont nous nous fimes les plus ardents avocats du temps de feu Mercier, est une tendance vers la gratuité de l'instruction, comme aussi l'idée plus récente mais très pratique de fournir aux enfants pauvres gratuitement les livres qu'il leur faut, ces prêts se faisant par l'entremise des commissaires d'école.

La coéducation ou instruction obligatoire est une question délicate, à laquelle les nations les plus avancées ne touchent, elles-mêmes qu'avec des précautions infinies. Si l'on considère l'état démographique de notre pays, l'étendue des districts, les difficultés de communication et surtout la nouveauté du système dans une population où l'on a glorifié l'ignorance comme mode de domination, on conçoit qu'il faille y aller doucement et qu'il faudra l'existence de plusieurs générations frottées aux bancs de l'école pour implanter

un semblant même d'obligation. C'est par la presse seulement que cette œuvre peut s'accomplir maintenant et si nous avons indiqué quelques mesures subsidiaires, comme l'obligation de savoir lire et écrire pour jouir du cens électoral nous nous en tenons aux mesures de persuasion dont il est facile de constater le succès quand on voit un journal français. La *Presse* obtenir soixante mille lecteurs quotidiens lorsqu'il y a dix ans la *Patrie* avec cinq mille était une merveille. Le besoin de suivre le journal et les nouvelles fait maintenant plus pour rendre l'instruction obligatoire que la plus stricte des lois. Nous avons poussé de toutes nos forces à la lecture, et c'est notre façon à nous d'arriver à la réalisation de ce troisième article du programme éducationnel. Nous avons demandé de toutes nos forces depuis sept ans, la création de bibliothèques publiques et gratuites ; nous n'avons pas encore réussi, c'est vrai, mais il n'y a pas aujourd'hui, à Montréal, une seule personne qui ne déplore qu'il n'y ait pas de salle de lecture publique et avant peu, ce sentiment triomphera des apathies et des mauvais vouloirs. Ici encore nous avons conduit l'esprit public dans une vraie et sage direction.

La lutte pour la liberté religieuse a occupé toute une portion de notre existence, qui n'est pas la moins mouvementée, mais qui est aussi la plus productive, celle où les effets sont les plus positifs, les plus immédiats. Si nous avons pu être détournés un moment de notre objectif primitif par des considérations incidentes, nous n'en avons pas moins intégralement maintenu une ligne de conduite inflexible.

Ce qui nous réclamions pour tous les citoyens, et ce que nous leur avons obtenu en fait, sinon en principe, c'est le droit de professer et de mettre pratique, les opinions politiques qui leur plaisaient, en dépit d'évêques, curés et bedeaux ; ce à quoi nous sommes à peu près arrivés, c'est à restituer au père de famille son entier pouvoir au foyer domestique et à l'affranchir du contrôle du clergé dans l'administration de ses affaires intérieures ; ce contre quoi nous avons réussi à mettre en garde tout le monde, ce sont les spéculations de tous les genres qui prennent leur

origine dans les presbytères, les monastères et les couvents pour drainer l'épargne populaire et laisser le Canadien sans argent, dans l'asservissement éternel d'un clergé prodigieusement riche.

Inutile de dire si nous avons réussi ; les résultats sont tangibles, palpables.

Le clergé est virtuellement rentré dans son église dont il n'aurait jamais dû sortir ; le bas clergé a été mis à la raison et le haut clergé est en ce moment en suspens pour savoir de quel côté lui viendra la prochaine tuile.

L'arrangement conclu dans le domaine politico-religieux pour régler la question des écoles a sonné le glas de l'autocratie cléricale ; le fait seul de n'avoir pas pu empêcher ce règlement indique bien que le canadien est maître chez lui.

Qui disputera à notre journal l'honneur d'avoir provoqué un aussi heureux résultat.

Le grand principe d'économie sociale qui fut un des plus vivement discutés pendant les sept années dont je passe ici la revue est celui de l'égalité devant l'impôt. Il n'a pas, paru pendant ce septennat dont nous sommes si glorieux, un seul numéro du journal qui ne condamnât dans les termes les plus catégoriques, les exemptions de taxes sur toutes formes et en particulier pour les communautés religieuses qui font un commerce ou un trafic quelconque venant en concurrence avec des contribuables soumis à l'impôt.

Que nous n'ayons pas encore réussi à accomplir cette réforme, qui, pourtant, s'impose dans un pays libre, c'est ce que comprendront sans peine ceux qui connaissent l'état moral de la population française, il y a sept ans.

Mais il est non moins certain, aujourd'hui que la question a marché à pas de géant vers une solution satisfaisante et qu'il n'est pas aujourd'hui un seul homme qui ne comprenne l'étendue de l'injustice commise lorsqu'on exempt de taxe le quart de la propriété urbaine pour reporter ce quart sur les travailleurs écrasés dans le seul but de grossir plus vite les capitaux de vastes institutions religieuses appartenant pour la plupart à des étrangers au pays.

Dans le bureau de l'homme d'affaires et dans l'humble logis de l'ouvrier la question est maintenant parfaitement claire.

Quant aux corps délibérants qui, d'instinct sont toujours lâches, ils n'ont pas encore agi.

Seul le Conseil de Ville de Montréal a passé une résolution décidant de demander à la Législature le pouvoir de taxer au moins les biens fonds, sinon les immeubles appartenant aux corporations aujourd'hui exemptes.

Cette résolution a été adoptée et trois catholiques ont voté en sa faveur ; grâce à qui cette résolution a-t-elle pu avoir un succès pareil. A qui, sinon à notre travail ininterrompu de sept années.

Dernièrement, à Toronto un congrès spécial s'est réuni pour discuter les exemptions de taxes, voir au moyen de les supprimer sans injustice et de substituer pour les institutions méritantes un juste système de protection. Croit-on que pareille réunion eût été possible même chez nos amis d'Ontario si la branle n'eût été donné quelque part et si nous n'eussions démontré que la province de Québec était prête à discuter la question et à la résoudre. Ontario s'occupe beaucoup plus qu'on ne croit de l'état d'âme de Québec et vous n'y verrez jamais mettre en question un projet qui serait assuré d'une opposition unanime dans notre province.

Et maintenant puisque nous faisons une confession générale de sept années, nous touchons au point délicat, au point qui nous a fait beau coup discuter même parmi nos amis sans que pour cela nous ayons aucune crainte d'y faire allusion dans la circonstance présente. Ce que nous avons fait, nous l'avons fait de bonne foi, nous l'avons fait dans l'intérêt des vus que nous défendons et au triomphe desquelles nous avons consacré, sans espoir de rétribution ni de récompense, pas même de banal remerciement, notre travail, notre argent, notre tranquillité, notre bien-être et peut-être aussi, ce qui est plus grave le bien-être et la tranquillité de nos familles et de ceux dont nous sommes le soutien.

Avec les idées que nous professons, les principes que nous défendons, nous devons être libéraux et nous sommes, Dieu merci, des libéraux. Mais pouvions-nous nous affilier à un parti ; pou-

vions-nous dans notre intérêt ou dans l'intérêt spéculatif du libéralisme nous jeter dans les bras d'une organisation politique ou nous accoler à un organisme électoral.

Nous ne l'avons pas voulu faire et nous sommes restés indépendants ; ayant des principes à nous que ne reconnaissait aucun groupement politique notre rôle devait se borner à faire le choix des hommes et à étudier leurs tendances au point de vue des idées propres que nous arborions sans nous occuper de l'étiquette qu'ils portaient. On n'a pas voulu comprendre cela et nous nous sommes vus exposés à de sanglantes avanies, des injures et des menaces pour avoir osé parler du libéralisme de Chapleau et du conservatisme de certains chefs libéraux comme pour avoir osé dire que M. Flynn agissait à notre gré en plaçant devant le peuple la question d'éducation en pleines élections générales et pour avoir supplié M. Marchand de ne pas se laisser devancer dans cette audacieux coup de tête.

Voilà ce dont nous sommes coupables et nous ne repoussons pas un iota de cette culpabilité

MM. Mercier, Laurier, Marchand, ont eu notre concours dans toutes les luttes libérales qu'ils ont entreprises, ils l'ont eu sans restriction et nous pouvons aussi dire, ce que beaucoup se raient en peine de proclamer, ils l'ont eu sans marchandage, sans quémandement.

Nous sommes allés au libéralisme comme l'épaveur va à l'eau, d'instinct et de goût mais nous n'avons abdiqué à cela ni libre arbitre, ni libre parole, ni libre pensée,

C'est là ce qu'on nous reproche ; mais soyez sûr que l'histoire des sept années passées que nous venons de parcourir au pas de charge n'est pas de nature à nous faire changer d'idée

Lorsqu'en 1890 nous avons entamé notre campagne de réformes nous avons été traités de visionnaires, de fous, de déséquilibrés. Il y a même des gens qui se pensent très sages et qui affirmaient que nous étions dangereux.

Le mot a été dit :

Nous avons pourtant montré pas à pas la pénétration de nos idées dans les masses, leur succès partiel quelquefois, en d'autres cas presque complet.

L'histoire se répètera.

Depuis quelque temps nous avons entamé une campagne implacable contre un membre du gouvernement Laurier que nous croyons nous aussi à notre tour dangereux. Cet homme n'est pas libéral et ne l'a jamais été ; nous sommes convaincu qu'il s'est donné mission d'étouffer le libéralisme dans cette administration dont nous attendons le progrès et l'avancement du pays ; nous savons qu'il n'a d'autre rêve que d'émasculer les ambitions libérales qu'il considère comme contraires au fonctionnement régulier d'un gouvernement payant suivant sa conception. Nous avons crié gare et on nous a répondu par des coups de pierre comme c'est trop souvent le cas du pauvre chien de garde qui s'obstine à réveiller son maître pour lui signaler un danger que celui-ci ne conçoit pas.

Qu'est-il arrivé ?

Dépuis ce premier débordement d'invectives d'objurgations, d'accusations contre nous, le ralliement s'est fait sur le terrain que nous indiquions. Les vieux libéraux ont vu qu'on les menait à la ruine du libéralisme, qu'on conspirait pour étouffer dans leur source toutes les aspirations libérales et maintenant on ose avouer que nous avons raison.

Chaque jour amène une recrue nouvelle dans l'armée de ce qui veulent conjurer le pouvoir de l'Homme Fatal.

Voilà ce que nous avons fait quand il fallait un certain courage pour le faire. Ah ! il est infiniment plus facile, plus agréable et plus payant de courtiser le pouvoir et de ramasser les miettes de la table des heureux du jour. La tâche est douce lorsqu'il n'y a qu'à dire bravo à tout discours et bien à toute signature.

Est-elle aussi noble que la nôtre, nous ne le croyons pas.

En tout cas, rien de ce qu'on a pu nous dire, rien de ce qu'on pourra nous faire ne parviendront à amener dans notre conduite une déviation quelconque.

Nous avons voué notre œuvre au triomphe des libertés populaires et nous nous sommes lancés corps et âme dans le triomphe de ces libertés.

On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, nous en avons cassé et nous en casserons encore ; mais rien ne troublera notre parfaite sérénité qui dérive de la rectitude de nos sentiments et de la sincérité de nos convictions libérales.

VIEUX-ROUGE.

## UN COMLOT

Voici la définition la plus concise la plus condensée du mot politique : art de gouverner un Etat, de conduire les affaires d'un pays, de diriger une société selon sa loi normale et pour son plus grand bien.

Ainsi comprise et ainsi pratiquée, la politique, à la fois science, art et puissance, peut valoir aux peuples la prospérité, et l'immortalité à ceux qui les conduisent.

Hélas ! jusqu'à ce jour et dans aucun pays, nul peuple, nul politique célèbre n'a pu atteindre à sa récompense réservée aux nations bien gouvernées et aux chefs honnêtes.

Notre malheureux pays moins que les autres.

C'est que chez nous, la politique est avant tout une carrière, un moyen de domination, un instrument de cambrioleur pour forcer la caisse publique.

Plusieurs de nos hommes politiques, sont tarés et ne rêvent qu'à s'asseoir autour du banquet fourni par le peuple, qu'à s'empiffrer des mets généreux que cette collectivité débonnaire et sottise lui sert à ses frais, et en récompense de quoi on lui laisse la vaisselle à laver.

À ceux qui, candides, se refuseraient à croire que nos grands hommes s'occupent d'autre chose que de leurs intérêts propres, à ceux qui ne peuvent imaginer que les ministres, parvenus au terme de leurs ambitions, puissent trahir le peuple au profit de leurs insatiables appétits, nous signalerons la manœuvre ou plutôt la trahison que nos chefs libéraux sont en train de comploter.

Il est à peu près convenu que Sir Adolphe Chapleau, le parangon du conservatisme, qui, selon la logique et la prudence la plus élémentaire, devrait être expulsé de Spencer-Wood, va au contraire y être installé de nouveau pour un

autre terme de cinq années. Là, du moins, il aura le loisir et toutes les facilités de travailler dans l'ombre et à l'abri de son irresponsabilité au renversement du parti libéral. aujourd'hui triomphant enfin après des lutttes gigantesques.

Alors, lorsque dans moins de quatres années, ses amis de cœur, les conservateurs, reviendront au pouvoir, chemiu que nos chefs aplaissent sans en avoir conscience, à moins qu'ils ne nous trahissent, ce qui n'est pas du tout invraisemblable, Sir Adolphe Chapleau recevra des siens un surcroit de récompense. De toute façon, notre Lieutenant-Gouverneur s'est assuré la perpétuité de ses lucratives fonctions.

Il est évident que cette manœuvre scandaleuse est l'œuvre de Tarte, le renégat politique qui se glisse partout pour dérober des petits papiers, pour écouter aux portes, pour tenter les politiciens ivres de leur grandeur éphémère, et pour les vendre ensuite en gros et en détail à son profit.

Il sait, ce cynique personnage, que le peuple pressuré, dégouté de certains hommes publics qui l'exploitent si indignement, ne peut s'attacher fermement à un régime ; il sait que ce peuple est fatalement incohérent et qu'il brûle aussi aisément ce qu'il a adoré qu'il adore ce qu'il a brûlé. Aussi pour se réserver une mangeoire bien fournie dans chaque écurie, trahit-il tous les partis tout en leur donnant des gages illusoire de fidélité.

De sorte qu'il brave les colères populaires et qu'il peut chanter son cocorico sur tous les fumiers.

Mais cette fois, il va trop loin. il fait montre de trop d'audace. Il nous trouvera en sentinelle appuyés par le peuple tout entier quelle que soit la couleur de sa rosette, bleue ou rouge.

Les perfidies de M. Israël Tarte ne coûteraient elles rien au Trésor, que notre amour-propre de citoyens intelligents et libres nous commanderait de protester contre cette intrigue.

Le plan conçu par M. Tarte de renouveler le mandat de Chapleau est sérieux mais nous ne pouvons croire qu'à la dernière minute que M. Laurier ne le brisera pas. Nous ne pouvons croire

que notre chef celui qui a pu, jusqu'ici, passer la tête haute dans les sentiers fangeux de la politique de parti, se laisse ainsi mener comme un aveugle par un caniche.

Ce serait la fin de sa carrière ce serait une tache sur son nom, de la boue sur son écusson.

Ce projet est infâme et il ne sera pas réalisé, parce que Laurier est là qui veille sur l'honneur canadien.

Du moins nous le croyons.

VINDEX.

IL FAIT MERVEILLE

C'est précisément dans les cas de rhumes graves de toux opiniâtre, lorsque tous les autre-médicaments sont sans action, que le BAUME RHUMAL fait merveille. Essayez-le et vous l'adopterez à tout jamais,

BEAU VOYAGE

Un des plus beaux voyages, un des plus faciles aussi, et des moins dispendieux, surtout pour le plaisir qu'il procure, plaisir du cœur et plaisir des sens, c'est certainement le voyage aux chûtes du Niagara.

Françoise de la *Patrie*, nous a récemment fait part des impressions vives que lui a valu sa visite à la plus formidable dégringolade d'eau qui soit au monde ; mais les impressions varient suivant tous les visiteurs, et, selon le tempérament de chacun, ces impressions sont une acuité différente.

Une nouvelle et dernière excursion est organisée pour les 23, 24 et 25 septembre prochain, Cette excursion sera placée sous la conduite de M. D. O. Pease, chef du service des passagers du Grand-Tronc, dont l'urbanité est si appréciée du public.

Indépendamment de l'agrément qu'il y a à être convoyé par un si parfait gentleman, les touristes auront la satisfaction de voir, et de pouvoir affirmer qu'ils seront les premiers à voir le nouveau pont en acier qui, d'une seule travée, saute par-dessus le gouffre et forme un gigantesque trait-d'union entre la terre canadienne et la terre américaine.

Ce travail d'art, qui vient d'être achevé, vaut

à lui seul, presque autant que les chûtes les honneurs d'une visite.

Le travail de la nature est grandiose et imposant, mais le travail des hommes, qui ne lui enlève rien de sa farouche beauté, constitue une si brillante conquête de l'intelligence sur la matière, que dans nul endroit du globe on ne peut mieux constater la lutte des éléments contre la défense de l'homme toujours victorieux.

### BAUME RHUMAL

Quelle que soit la période d'un rhume à son début ou au milieu de la maladie le BAUME RHUMAL est le seul remède sûr à administrer

De tous les points de la France nous parvenons les plus étranges renseignements sur les faveurs excessives dont jouissent les membres du clergé.

Notre vaillant confrère le *Réveil du Lot* publie une première liste de curés ou vicaires du Lot, ayant obtenu des secours pour aller aux eaux. Le total de cette première liste s'élève à plus de 2,700 francs pour 14 desservants et les listes suivantes porteront, paraît-il, ce total à une quinzaine de mille francs.

Or, comme il en est de même dans tous les départements, c'est, au bas mot, un million que l'Etat accorde aux ecclésiastiques sous forme de secours. Il ne faut pas oublier que ces ecclésiastiques sont pour la plupart des adversaires réconciliables de nos institutions républicaines.

Un million gaspillé, alors que tant de familles d'ouvriers pourraient être, avec cette somme, si efficacement secourues ! Nous sommes bien revenus, on en conviendra, au gouvernement des curés, puisque c'est à eux, et à eux seuls, que le ministère accorde ses faveurs.

Il paraît qu'un journaliste du Midi a été victime d'un enlèvement, pis encore, d'un rapt, suivi de séquestration temporaire.

Voici en effet, le petit avis que publiait naguère un journal de la région méridionale :

" On a détourné de ses devoirs notre principal collaborateur; on nous l'a enlevé de notre redac-

tion et nous sommes certains qu'il n'a pas donné son consentement à ce rapt scandaleux.

" Notre collaborateur est poli, mais ferme froid et brillant comme l'acier : il était incapable de désertier le tapis vert autour duquel il nous réunissait.

" On est prié de le restituer au plus vite."

Le " collaborateur " détourné de ses devoirs a été rapporté le lendemain. Renseignements pris c'était... une paire de sciseaux.

## DEUX REVENANTS

Les moines qui [mettent leur foi en la grande éternité du ciel ne veulent pas que par grimace de cette éternité leurs supérieurs restent en fonction jusqu'à fin de souffrance. Le religieux qui aujourd'hui se tient au sommet de la hiérarchie de son Ordre rentrera demain dans le clair et pur silence de la cellule. Le non qui remplissait hier de son bruit les salons pieux et qui rayonnait parmi la nuit calme des gazettes catholiques, ce nom disparaît tout à coup comme le soleil sous un nuage. Il sombre derrière le voile de l'humilité monastique pour être remplacé par un nom nouveau.

Les plus grands Ordres ne sont pourtant pas assez riches en hommes pour n'être pas obligés de replacer sur le pavois certains personnages, nés pour les hautes fonctions.

Les Jésuites et les Dominicains de France viennent ainsi de retrouver deux disparus qui n'étaient pas des oubliés :

Le père Feuillette, fils de Saint-Dominique quitte le Nord pour gouverner les Frères précheurs de Paris ;

Le Père du Lac, serviteur de Loyola, séduit les auditeurs pressés autour de sa chaire, comme jadis il tint sous le charme des générations d'élèves et de parents.

J'ai entendu le Père Feuillette, un soir, dans cette belle église Saint-Eustache que gouvernait alors le plus fin des curés parisiens, l'abbé Quignard. Le moine parlait de Dieu et de France, aux dames de la Croix-Rouge. Il faisait cela devant les chefs des anciens partis et devant les envoyés de la République, réunis autour de cette

chaire par un mot de Patrie, cet arc-en-ciel qui relie les orages du passé aux soleils du lendemain. Quoi qu'on en pense, les hommes ont raison de croire que la tête du prédicateur est un accessoire de son éloquence. Celle du nouveau supérieur des Dominicains est telle qu'elle reste empreinte dans la mémoire, comme reste gravé dans la cire un profil fouillé par un burin sur l'onyx.

Si le corps est bien la moulure de l'âme, ce prêtre-ci doit porter en son être toutes les belles énergies.

Au-dessus de sa robe de neige, sur laquelle tout se détache comme sur plaine des glaces polaires, paraît un front que l'on croirait sculpté dans la topaze pâle. Au-dessous, les yeux brillent d'une impassible lumière. Dans le regard, comme sur la ligne des lèvres, on lit ce calme de la certitude, qui ne quitte jamais le moine vraiment moine.

Le Père Feuillette n'est pas homme à secouer brutalement les âmes qui viennent demander à sa parole les douceurs de la résurrection.

Il prend les auditeurs par les nobles sentiments respirés et triturés avec des frissonnements voisins de la volupté. Il a le pouvoir de séduire et il convainc les plus sceptiques, ceux qui seraient capables de rire derrière un cercueil et même dedans.

A Paris où l'esprit jette vite l'émotion par-dessus le toit des sacristies, l'influence du Père Feuillette reste produite même après qu'il s'est tu. Il fait du cerveau des catholiques soumis à sa voix un tabernacle où poser l'idée de Dieu, qu'il porte partout l'idée de Dieu, qu'il porte partout dans les plis de son blanc manteau.

Autre est le Père du Lac et pourtant ce jésuite ne remble pas sorti du moule où l'imbécilité publique croit que l'illustre compagnie coule et refond tous ses enfants.

Le Père du Lac fut jadis un homme comme il faut, occupé à former des hommes : jamais il ne parut un maître ou un pion. Devenu orateur de la chaire il se tient en homme du monde parlant de Dieu et des choses éternelles à des gens du monde.

Nul effet de pierrot blanc et noir ; nul jeu de crucifix d'or ou de camail violet. Le Père du Lac est tout noir et dans les chaires aristocratiques où il paraît, sa figure fait paysage pâle, éclairé par la lueur de deux belles étoiles, deux yeux clairs.

Ce moine, après avoir vécu dans la lumière des collèges, se retira ou fut retiré dans l'ombre du monastère.

Persécuté, poursuivi, traqué, sans chaire, il a travaillé et le voici revenu avec de fortes études reliées par une belle langue. Il transforme les églises où il parle en délicieux Cobiens où se réfugie l'art difficile et simple, remplaçant enfin les agitations ridicules des solistes du théâtre catholique. Les auditeurs se rangent autour de lui, comme en un cercle de cour, et dessinent dans la pénombre un bracelet vivant d'hommes et de femmes dont l'orateur forme l'agrafe de diamant noir.

L'aristocratie de la foi veut se réunir là comme au fond d'un creuset où elle se purifie sous un feu doux et continu. Le Père du Lac évite avec goût les discours politiques et les homélies lacrimatoires, ces deux moules vulgaires de la pensée ecclésiastique. Il écarte aussi les fantaisies socialistes ou démocratiques qui grandissent en d'autres temples comme le chien de la lice dans un chenil d'emprunt.

L'esprit de ce jésuite, son esprit de naissance ne se permet certes pas de briller devant l'autel où seul doit rayonner l'ostensoir. Mais parfois il se montra dans une anecdote curieuse, dans un trait délicat.

En parlant des choses graves le Père du Lac sait plaire aux hommes futiles, et au bout de son discours les hommes gardent cette intensité de physionomie qui dénote un intérêt longuement excité.

Tels sont les deux hommes dont l'actualité porte aujourd'hui les noms dans son char éclatant. Leur valeur sortira de la voiture à parade dentaire pour monter sur le piédestal de la gloire.

FEUILLETON

**ROMIE**

PAR

EMILE ZOLA

XIV

Était-ce, au déclin de la papauté, lorsqu'elle, n'avait plus été qu'une maîtresse de cérémonie, réglant le gala des grandes monarchie de l'Europe, Était-ce Benoît XIV, la vaste intelligence le profond théologien, qui, les mains liées, ne pouvant plus disposer des royaumes de ce monde, avait passé sa belle vie à régler les choses du ciel ? Et l'histoire de cette papauté se déroulait ainsi, la plus prodigieuse des histoires, toutes les fortunes, les plus basses, les plus misérables, comme les plus hautes, les plus éclatantes; une obstinée volonté de vivre qui l'avait vivre quand même, au travers des incendies, des massacres et des écroulements de peuples, toujours militante et debout dans la personne de ses papes, la plus extraordinaire lignée de souverains absolus, conquérants et dominateurs, tous maîtres du monde, même les chétifs et les humbles, tous glorieux de l'impérissable gloire du ciel, lorsqu'on les évoquait de la sorte, dans ce Vatican séculaire, où leurs ombres se réveillaient sûrement la nuit, venaient rôder par les galeries sans fin, par les salles immenses, au fond de ce silence anéanti de tombe, dont le frisson devait être fait du léger frolement de leurs pas sur les dalles de marbre.

Mais Pierre, se disait qu'il le connaissait bien, le grand pape que Léon XIII voulait être. C'était tout au début de la puissance catholique, Grégoire le Grand, le conquérant et l'organisateur. Celui-là était d'antique souche romaine, un peu du vieux sang impérial battait dans son cœur. Il administra Rome sauvée des Barbares, il fit cultiver les domaines ecclésiastiques, il partagea les biens de la terre, un tiers aux pauvres, un tiers au clergé, un tiers à l'Église. Puis, le premier, il créa la Propagande, envoya ses prêtres civiliser et pacifier les nations, poussa la conquête jusqu'à soumettre la Grande-Bretagne à la divine loi du Christ. Et c'était aussi, après un intervalle énorme de siècles, Sixte-Quint, le pape financier et politique, le fils de jardinier qui se révéla sous la tiare, comme un des cerveaux les plus vastes et les plus souples d'une époque fertile en beaux diplomates. Il thésaurisait, il se montrait d'une

avarice rude, pour gouverner en monarque qui a toujours, dans ses coffres, l'or nécessaire à la guerre et à la paix. Il passait des années en négociations avec les rois, il ne désespérait jamais du triomphe. Jamais non plus il ne contrecarrait des temps, il l'acceptait tel qu'il était, puis tâchait de le modifier au gré des intérêts du Saint Siège conciliant pour tout et avec tous, rêvant déjà un équilibre européen, dont il comptait devenir le centre maître. Avec cela, un très saint pape, un mystique fervent, mais un pape, l'esprit le plus absolu et le plus souverain, doublé d'un politique décidé aux actes pour assurer sur cette terre la royauté de Dieu.

Et d'ailleurs, Pierre, dans l'enthousiasme qui malgré sa volonté de calme, remontait en lui, balayait en lui toutes les prudences et tous les doutes, Pierre se demandait pourquoi interroger ainsi le passé. Est-ce que le seul Léon XIII n'était pas celui de son livre, le grand pape dont il avait eu la révélation, qu'il avait peint selon son cœur, tel que les âmes le voulait et l'attendaient ? Ce n'était point sans doute un portrait d'étroite ressemblance, mais il fallait bien que les grandes lignes en fussent vraies, pour que l'humanité ne désespérât pas de son salut. Et des pages nombreuses de son livre s'évoquèrent, flambèrent devant ses yeux. Il revit son Léon XIII, le politique sage, le conciliateur, travaillant à l'unité de l'Église, voulant la rendre forte et invincible, au jour prochain de la lutte inévitable. Il revit dégagé des soucis du pouvoir temporel, grandi, épuré, éclatant de splendeur morale, seule autorité debout, audessus des nations, ayant compris le mortel danger qu'il y avait à laisser la solution socialiste entre les mains des ennemis du christianisme, résolu dès lors à intervenir dans la querelle contemporaine, comme Jésus autrefois, pour la défense des pauvres et des humbles. Il le revit se mettre du côté des démocraties, accepter la république en France, laisser à l'exil les rois chassés de leurs trônes, réaliser la prédiction qui promettait à Rome de nouveau l'empire du monde, lorsque la papauté, ayant unifié la croyance, marcherait à la tête du peuple. Les temps s'accomplissaient, César était abattu, le pape demeurait seul, et le peuple, le grand muet, que les deux pouvoirs s'était disputé si longtemps, n'allait-il pas se donner au Père, puisqu'il le savait maintenant juste et charitable, le cœur embrasé, la main tendue, accueillant les travailleurs sans pain et les mendiants des routes ? Dans l'effroyable catastrophe qui menaçait les sociétés pourries, dans l'affreuse misère qui ravageait les villes, il n'y avait pas d'autre solution

posible. Léon XIII le prédécesseur, le rédempteur nécessaire, le pasteur envoyé pour sauver ses âmes de la main du prochain désastre, en rétablissant la communauté chrétienne, l'âge d'or oublié du christianisme primitif ! La justice régna et enfin la vérité resplendissant comme le soleil, tous les hommes réconciliés, plus qu'un peu le vivant dans la paix, n'obéissant qu'à la loi égalitaire du travail, sous le haut patronage du pape, unique lien de charité et d'amour !

Alors, Pierre fut comme soulevé par une flamme, porté, poussé en avant. Enfin, enfin, il allait le voir, vider son cœur, ouvrir son âme ! Il y avait tant de jours qu'il souhaitait cette minute passionnément, qu'il luttait de tout son courage pour l'obtenir ! Et il se rappelait les obstacles sans cesse renaissants dont on avait voulu l'entraver, depuis son arrivée à Rome ; et cette longue lutte, ce succès final inespéré, redoublaient sa fièvre, exaspéraient son désir de victoire. Oui, oui ! il vaincrait, il confondrait les adversaires de son livre. Ainsiqu'il l'avait dit à monsignor Fornaro, est-ce que le Saint-Père pouvait le désavouer ? est-ce que lui, simplement, n'avait pas exprimé ses idées secrètes, trop tôt peut-être faute pardonnable ? Et il se souvenait aussi de sa déclaration à monsignor Nani, le jour où il avait juré que jamais il ne supprimerait lui-même son livre, car il ne regrettait rien, il ne désavouait rien. A cette minute encore, il s'interrogeait, il croyait se retrouver avec toute sa vaillance, toute sa volonté de se défendre, de faire triompher sa foi, dans la violente excitation nerveuse où l'attente le jetait, après sa course sans fin au travers de ce Vatican énorme, qu'il sentait maintenant si muet et si noir. Cependant, il se troublait de plus en plus, il en venait à chercher ses idées, il se demandait comment il entrerait, ce qu'il dirait, et en quels termes. Des choses confuses et lourdes devaient s'être amassées en lui, car leur pesanteur était pour beaucoup dans son étouffement, sans qu'il voulût s'en rendre compte. Tout au fond, il était brisé, las déjà, n'ayant plus d'autre ressort que l'envolée de son rêve, son cri de pitié devant l'abominable misère. Oui, oui ! il entrerait vite, il tomberait à genoux, il parlerait comme il pourrait laissant son cœur déborder. Et sûrement le Saint-Père sourirait, le renverrait en disant qu'il ne signerait pas la condamnation d'une œuvre, où il venait de se revoir tout entier avec ses pensées les plus chères.

Pierre eut une telle défaillance, qu'il marcha de nouveau jusqu'à la fenêtre, pour appuyer son front brûlant contre une vitre glacée. Ses oreilles bourdonnaient, ses jambes fléchissaient, tandis

que le sang à grands coups, battait dans son crâne. Et il s'efforçait de ne plus penser à rien, il regardait Rome noyée d'ombre, ne lui demandant un peu de sommeil où elle s'anéantissait. Il voulut se distraire de sa tristesse, il essaya de reconnaître des rues, des monuments, à la seule façon dont se groupaient les lumières. Mais c'était la mer sans bornes, ses idées se brouillaient, s'en allaient à la dérive, au fond de ce gouffre de ténèbres semé de clartés menteuses. Ah ! pour se calmer, pour ne plus penser enfin, la nuit, la nuit totale et réparatrice, la nuit où l'on dort à jamais, guéri de la misère et de la souffrance ! Brusquement il eut la nette sensation que quelqu'un était debout derrière lui, immobile, et il se retourna avec un léger sursaut.

Debout en effet, dans sa livrée noire, monsieur Squadra attendait. Il eut simplement une de ses révérences, pour inviter le visiteur à le suivre. Puis, il se remit à marcher le premier, traversa la salle du petit trône, ouvrit lentement la porte de la chambre. Et il s'effaça, laissa entrer, ferma la porte, sans un bruit.

Pierre était dans la chambre de Sa Sainteté. Il avait craint une de ces émotions foudroyantes qui affolent ou paralysent, on lui avait conté, que des femmes arrivaient mourantes, pâmes, l'air ivre, ou bien se précipitaient, comme soulevées, dansantes apportées par le vol d'ailes invisibles. Et, brusquement, l'angoisse de son attente, sa fièvre accrue de tout à l'heure aboutissait à une sorte de saisissement, à une réaction qui le faisait très calme, les yeux clairs, voyant tout. En entrant, l'importance décisive d'une telle audience lui était nettement apparue, lui simple petit prêtre devant le suprême pontif, chef de l'Église, maître souverain des âmes. Toute sa vie religieuse et morale allait en dépendre, et c'était peut-être cette pensée soudaine qui le glaçait ainsi, au seuil du sanctuaire redoutable, vers lequel il venait de marcher d'un pas si frémissant, dans lequel il n'aurait craint de pénétrer que le cœur éperdu, les sens abolis, ne trouvant plus à balbutier que ses prières de petit enfant.

Plus tard, quand il voulut classer ses souvenirs, il se rappela qu'il avait vu Léon XIII d'abord, mais dans le cadre où il était, dans cette grande chambre, tendue de damas jaune, à l'alcôve immense, si profonde, que le lit y disparaissait, ainsi que tout un petit mobilier, une chaise longue, une armoire, des malles, les fameuses malles où se trouvait, disait-on, sous de triples serrures, le trésor du Denier de Saint-Pierre. Un meuble Louis XIV, une sorte de bureau à cuivres ciselés, faisait face à une grande console Louis XV

dorée et peinte, sur laquelle, près d'un haut crucifix, brûlait une lampe. La chambre était nue, rien autre que trois fauteuils et quatre ou cinq chaises recouvertes de soie claire, pour emplir le vaste espace que recouvrait un tapis, déjà fort usé. Et Léon XIII était là, sur un des fauteuils, assis à côté d'une petite table volante, où l'on avait posé une seconde lampe garnie d'un abat-jour. Trois journaux y traînaient, deux français, un italien, celui-ci à demi déplié, comme si le pape venait de le quitter à l'instant, pour tourner, l'aide d'une longue cuiller de vermeil un verre de sirop, placé près de lui.

Comme il avait vu la chambre, Pierre vit le costume, la soutane de drap blanc à boutons blancs, la calotte blanche, la pèlerine blanche, la ceinture blanche, frangée d'or, les bouts bordés des clefs d'or. Les bas étaient blancs, les mules étaient de velours rouge, également bordées des clefs d'or. Et ce qui le surprit, ce fut le visage, le personnage tout entier, qui lui paraissait diminué, qu'il reconnaissait à peine. C'était la quatrième rencontre. Il l'avait vu par un beau soir, dans les délices des jardins, souriant et familier, écoutant les commérages d'un prélat favori, tandis qu'il s'avavançait de son petit pas de vieillard, un sautillement d'oiseau blessé. Il l'avait vu dans la salle des Béatifications, en page bien-aimé et attendu, les joues rosées de contentement, pendant que les femmes lui offraient des bourses, des cotettes blanches pleines d'or, arrachaient leurs bijoux pour les jeter à ses pieds, se seraient arraché le cœur pour le jeter de même. Il l'avait vu à Saint-Pierre porté sur le pavois, pontifiant, dans toute sa gloire de Dieu visible que la chrétienté adorait, telle qu'une idole enfermée en sa gaine d'or et ét de pierreries, la face figée, d'une immobilité hiératique et souveraine. Et il le revoyait, là, sur ce fauteuil, l'intimité étroite, l'air aminci, si frêle, qu'il en éprouvait une sorte d'inquiétude, mêlée d'attendrissement. Le cou surtout était extraordinaire, le fil invraisemblable, le cou d'un petit oiseau très vieux et très blanc. D'une pâleur d'albâtre, la face avait une transparence caractéristique, on apercevait la clarté de la lampe à travers le grand nez dominateur, comme si le sang se fût totalement retiré. La bouche immense, aux lèvres de neige, coupait d'une ligne mince le bas de la physionomie, et les yeux seuls étaient restés beaux et jaunes, des yeux admirables, d'un noir luisant de diamants noirs, d'un éclat, d'une force qui ouvrait les âmes, les forçaient de confesser la vérité à voix haute. Les rares cheveux sortaient de la calotte blanche en légères boucles blanches, couronnant de blanc la maigre figure blanche,

dont la laidon s'épurait dans tout ce blanc, cette blancheur tout âme où la chair semblait se fondre en une candide floraison de lis

é Mais, au premier coup d'oeil, Pierre avait cont, que, si monsieur Squadra l'avait fait attendre ce n'était pas pour obliger le Saint-Père à ser une soutane propre, car celle qu'il portait trouvait fortement tachée de tabac, des salivures brunes qui avaient coulé le long des boutons; et, bourgeoisement, le Saint-Père avait un mouchoir sur les genoux, pour s'essuyer. Du reste, il paraissait bien portant, remis de son indisposition de la veille, comme il se remettait d'ordinaire, avec facilité, en vieillard très sobre et très sage, qui n'avait aucune maladie organique et qui s'en allait simplement un peu chaque jour d'épuisement naturel, ainsi qu'un flambeau qui, à force de donner sa flamme, finit un soir par s'éteindre.

Dès la porte, Pierre avait senti les deux yeux étincelants, les deux yeux de diamants noirs se fixer sur lui. Le silence était énorme, les lampes brûlaient d'une flamme immobile et pâle, dans cet immense calme du Vatican endormi, sans qu'on sentit autre chose, au loin, que l'antique Rome sombrée sous l'amas des ténèbres, comme un lac d'encre où se reflétaient les étoiles. Il dut s'approcher, il fit les trois genuflexions, il se pencha pour baiser la main de velours rouge, posée sur un corsiva. Et il n'y eut pas de pas une parole, pas un geste, pas un mouvement. Et lorsqu'il se redressa, il trouva les deux diamants noirs, les deux yeux de flamme et d'intelligence qui le regardaient toujours.

Enfin, Léon XIII, qui n'avait pas voulu lui épargner l'humilité du baiser de pied, et qui maintenant le laissait debout parla le premier, sans cesser de l'examiner, lui fouillant l'âme, au plus profond de son être.

— Mon fils, vous avez vivement désiré me voir, et j'ai consenti à vous donner cette satisfaction. Il parlait en français, un français un peu incertain, qu'il prononçait, à l'italienne, si lentement, qu'on aurait pu écrire les phrases, comme sous une dictée. La voix était forte, nasale, une de ces voix grosses et grondantes qu'on est surpris d'entendre sortir de certains corps débiles, qui paraissent exangues et sans souffle.

Pierre s'était contenté s'incliner de nouveau, en signe de profond remerciement, sachant que, pour parler, le respect voulait qu'on attendît d'être questionné d'une façon directe.

— Vous habitez Paris ?

— Oui, Saint-Père.

*A suivre*

# LE SUN

Compagnie d'Assurance  
sur la Vie  
du Canada.

Siege Social, Montréal.

ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.

SOMMAIRE DU EUMÉRO DE JUIN  
Chronique ; Causerie ; De l'origine des maitres de la Symphonie (SUITE) ; La succession de Brahms ; Les fléaux du feu, Superstitions ; L'Influence de l'électricité sur la voix ; Chopin (SUITE) ; Gabriel Pierné ; Règlements sur la musique sacrée, (SUITE) ; Une anecdote de Rubinstein ; Les littérateurs et la musique ; Le jubilé de la Reine ; Une lettre de Boieldieu ; Notes et informations ; Montréal ; Petit cours d'harmonie pratique ; Académie de musique de Québec ; Correspondance d'Europe ; Correspondance d'Amérique ; Instruments.

MUSIQUE — A l'Angélus (Piano) C. Broutin ; Valse, Olbersleben ; Les Pifferari (Piano) Ch. Gounod.

ABONNEMENTS :

VILLE..... \$1 15

CAMPAGNE.... 1 00

Un an DEHORS DU

CANADA ET DES

ETATS-UNIS ... 1 25

Le numér. .... 15

Adresser les abonnements :  
Boite postale No 2181, Montréal ou 1676 rue Notre-Dame.

## A VENDRE

## Deux Materiels d'Imprimerie

COMPRENANT

Presses,

Caracté

Casses,

Etc.

UNE CHANCE EXCEPTIONNELLE.

S'adresser à

A. FILIATREAU, LT.,  
157 rue Sanguinet.

Boite de Post., 2181.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1806 Elle montrera sans aucun doute une augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

### — UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve esé assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891..... \$38,196,890 9  
Actif au 31 décembre 1899..... 6,388,142 60  
Revenu pour 1896..... 1,886,258 06

O. LEGER,

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans.

L'ECHOPHONE

LA DERNIERE  
MACHINE  
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a eu raison.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$40 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un ECHOPHONE vous sera adressé (les frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de \$8.00

L'ECHOPHONE est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'enservir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du Graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'ECHOPHONE se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous croyons les obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui machine est livrée — "Premier rendu, premier servi."

LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

PAPIER DU "JUBILE"

Boîte Souvenir de papier Vellum et d'enveloppes

Pour l'année jubilaire, contenant 48 feuilles de papier et 48 enveloppes, dans un superbe boîte. Prix 30 cts.

AUSSI :

Un nouveau vellum royal irlandais, de Merens Ward & Cie., de trois grandeurs différentes, dans des boîtes contenant deux mains, avec des enveloppes assorties, et

Un assortiment complet de papeterie de grandeurs et de formes tout à fait nouvelles.

MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE  
CONTRE LE FEU  
ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,000,000
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,000,000
REVENU ANNUEL.....	12,000,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau gérant général Banque d'Épargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés  
Bureau principal en Canada : 78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL

GUSTAVE FAUTEUX

éléphone 11, No. 318

Agent pour Montréal et les environs

PERTE DE LA VOIX

Après une Sévère Bronchite  
GUÉRIE PAR L'USAGE DU

Pectoral-Cerise d'Ayer.

LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer." — E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago

Musee Eden

L'idée qui a présidé à la création du Musée Eden n'a pas été de fonder une entreprise commerciale, mais d'ouvrir dans la métropole du Canada un édifice spécialement consacré aux beaux-arts et à la reproduction des épopées les plus glorieuses de l'histoire du pays.

Les Directeurs de la Compagnie du Musée Eden ont cherché dans l'histoire de leur pays si féconde en événements remarquables, les pages les plus intéressantes pour l'instruction l'amusement et la récréation du public. Les galeries du Musée Eden sont principalement pour la jeunesse et les enfants une source constante d'instruction récréative.

Ses galeries ont un nombre de 34 et occupent un espace d'un côté de 15,000 pieds, c'est-à-dire qu'à part des nombreux groupes en cire, il y a une infinité d'autres objets à voir.

Monument National, No. 206, rue St. Laurent, Montreal P. S. Les personnes désirent se procurer un catalogue illustré, traitant l'histoire des faits, pourront se le procurer au prix modique de 2c.

C'est le seul Musée en Amérique qui exhibe autant de groupes et d'objets de curiosité pour la somme de 2c. pour les adultes et 5c. pour les enfants.